Document généré le 16 avr. 2024 19:54

Québec français

Entrevue avec Antonine Maillet

Caroline Barrett

Numéro 60, décembre 1985

L'Acadie : littérature et culture

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50574ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Barrett, C. (1985). Entrevue avec Antonine Maillet. *Québec français*, (60), 34–37.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Antonine Maillet

• Comment est née en vous cette histoire d'amour avec l'Acadie ? Quelles sont les premières images qui ont fait naître en vous le besoin de raconter votre milieu, les espoirs, les souffrances de vos gens ?

— Si je parle du pays, des gens ou de l'histoire de l'Acadie, ce n'est pas un choix de sujet, ni une matière littéraire, c'est une matière vitale. Je raconte mon monde car je ne peux pas me détacher du monde de mon enfance. Je ne vois pas de coupures entre la femme que j'ai été, la femme que je suis et les ancêtres. J'ai l'impression qu'il y a un lignage qui pourrait remonter jusqu'à Adam et Ève. Quand j'écris, je sens que je suis l'aboutissement de cet immense chêne qui s'appelle le monde. Dans ce chêne, il y a une petite branche qui est la mienne, c'est l'Acadie. Alors, je ne fais pas de nationalisme. Je décris la branche de mon chêne qui se trouve être l'histoire de l'Acadie.

• Quelle(s) fonction(s) attribuez-vous à la littérature acadienne ? Quel est son pouvoir ?

— Je voudrais être modeste, mais je ne le peux pas. Je vous dis, à la fois fièrement et humblement, que la fonction d'un écrivain, c'est d'essayer de refaire le monde car l'artiste est celui qui voit l'avenir. Avec intelligence, avec un mélange d'imagination, de mémoire et de sensibilité aussi, l'écrivain recrée le monde et, en le recréant, il le transforme. Il ne s'agit pas de livrer un message, de donner des leçons, mais simplement de dire : « Voilà, c'est ainsi que sont les choses. » On s'arrête et on les regarde. Les gens ne s'arrêtent pas souvent pour regarder les choses, car ils sont trop pressés. L'artiste prend le temps de regarder, le musicien, d'écouter les sons. L'artiste-peintre joue avec les couleurs et dessine des lignes. L'écrivain, lui, visualise le passé et l'avenir, ce qui a un impact sur l'évolution d'une société. Cela est tellement vrai qu'on peut dire que ceux qui ont, dans un sens, mis l'Acadie sur la carte, ce sont les artistes. Ils ont mis le pays au monde, ils l'ont révélé au monde ; ils ont dit : « Écoutez, nous sommes là ».

• L'artiste a donc un pouvoir politique ?

— Le seul fait d'écrire est un geste politique, une affirmation de l'homme et une affirmation de la liberté. On a forcément un idéal de vie ; je présente le mien dans mes œuvres. Même le fictif est de l'être, parce qu'on lui a donné une force, la vie. Toutefois, il y a des contraintes à respecter, dans ma propre vision des choses. Je ne pouvais pas faire de Pélagie, par exemple, une femme du XXIe siècle. J'ai été obligée d'en faire une femme de son temps, ce qui fait qu'elle a une liberté que nous n'avons pas, des contraintes que nous n'avons pas. Je ne peux pas faire de la Sagouine une femme qui s'organise politiquement. Elle n'a ni l'éducation ni la formation intellectuelle pour le faire. Elle n'a pas, non plus, la liberté de penser. Mais j'ai été jusqu'au bout de ses instincts. Elle a un sens instinctif de la justice. C'est pourquoi il se peut que telle ou telle vision soit bizarre. Quand elle rêve du paradis, la Sagouine rêve à une tarte au *coconut* fabriquée à la pâtisserie, à un fricot et à la danse du samedi soir que Dieu le Père viendrait *caller*. Ce n'est pas ma vision du paradis, c'est celle de la Sagouine. Mes personnages sont libres. J'ai essayé de proposer un monde idéal vu par eux, vécu par eux, mais qui n'est pas le mien.

• Vous avez remporté le prix Goncourt en 1979 avec Pélagie-la-charrette. Comment avez-vous vécu cet événement ?

— J'ai essayé de le vivre le mieux possible. Je crois que j'en ai tiré beaucoup de bien mais cela a été plus dur que je ne l'avais prévu. On m'avait toutefois prévenu. On m'attendait au coin de la rue ou au coin de ma vie, je ne dirais pas avec une brique et un fanal, mais presque. Il y a eu des critiques qui ont été très dures et qu'il a fallu que j'accepte parce que, dès lors, j'étais sous le chapiteau. J'ai dû accepter que l'on montre le mauvais côté de mon œuvre. Il y en a un bien sûr car ce n'est pas parce que j'ai eu le prix Goncourt que mon œuvre est parfaite. Seulement, ces imperfections de *Pélagie* auraient pu être perçues comme des qualités chez de jeunes auteurs, comme de la fraîcheur et de la spontanéité. Mais le jour où on remporte le prix Goncourt, on ne fait plus partie de la jeune littérature, on n'a plus la fraîcheur du jeune écrivain, d'où la sévérité, la dureté de la critique, plus exigeante alors. Quand je pense aux qualités qu'on a vues dans mes toutes premières œuvres qui ne méritaient pas autant d'éloges et que je pense aussi aux critiques sévères qu'on a adressées à ma *Pélagie* que je ne méritais peut-être pas non plus ! Il y a eu évolution, décalage. Il faut accepter tout cela, c'est dans les règles du jeu. C'est le mauvais côté de la chose. Le bon côté, je dois vous l'avouer franchement, c'est une certaine indépendance financière que procure le prix, ce qui permet à l'écrivain (ou au lauréat) d'écrire plus librement. Je ne suis plus obligée d'enseigner pour gagner ma vie. Les livres suffisent maintenant. On a beau dire que c'est mercantile, matérialiste, peu importe. L'écrivain a besoin de la liberté et je l'ai acquise avec ce prix.

Il y a le fait aussi que le prix accorde une sorte de reconnaissance à une littérature nationale, la littérature acadienne. Si on a attribué le prix à une œuvre écrite en acadien, c'est qu'on a reconnu officiellement que l'acadien était du français, en conformité avec les règles du prix qui spécifient que l'œuvre primée doit être écrite en français. *Pélagie* est donc une œuvre acadienne rédigée en français, ce que tous ne savaient pas.

De plus, ce prix a accordé un statut universel à notre littérature puisque, par ce prix, on permettait à l'Acadie d'accéder à la grande littérature de la francophonie universelle. Sans parler que ce prix m'a donné un véritable statut d'écrivain. Car on passe son temps à se demander si on est un écrivain. Avant, sur mon passeport, j'écrivais comme profession : professeure. Mais je ne le suis plus et je ne suis pas chômeuse non plus. Alors que voulez-vous que j'écrive ?

Mais c'est un peu gênant. Je suis mal à l'aise. Suis-je alors une professionnelle ? Le comédien qui gagne sa vie avec son jeu est professionnel. C'est un peu comme ça qu'on définit un écrivain. Pourtant, il y a des écrivains qui ne sont jamais payés pour écrire et qui sont d'authentiques écrivains professionnels ; par contre, il y a en qui écrivent dans les journaux toute leur vie, qui ne sont pas des écrivains et qui gagnent leur vie avec l'écriture. Depuis le Goncourt, je me sens un peu plus à l'aise de dire que je suis écrivaine professionnelle car, si le prix ne rend pas meilleur, il donne une sorte de confiance, une sorte de reconnaissance à celui qui l'obtient.

• Quels liens entrevoyez-vous entre la littérature québécoise et la littérature acadienne ? Ne fait-on pas glisser vos œuvres dans l'un et l'autre corpus ?

— Je n'ai pas de problèmes de ce côté-là. S'il y a des problèmes, ils viennent des autres et ce sont des problèmes techniques. Je n'en ai pas plus que si vous me demandiez, par exemple, si finalement je suis une « Maillet » ou une Canadienne. L'un ne rejette pas l'autre, l'un n'empêche pas l'autre. Je fais partie d'une famille, d'un pays, d'un groupe ethnique : j'appartiens à une culture et au monde. Je suis Acadienne de par ma naissance, mais je suis aussi une Maillet de la famille des Maillet et je suis devenue Québécoise par mon lieu de résidence : je paye mes taxes au Québec, je vote au Québec et je me sens bien avec les Québécois qui m'ont adoptée. Rien ne m'est étranger au Québec. Je ne peux pas dire, parce que je suis Acadienne, que je ne participe pas aux fêtes du Québec. L'aventure québécoise, j'en fais partie et je suis heureuse de le faire ici. Mais je suis tout aussi à l'aise quand je m'en vais en Acadie, comme je ne me sens pas mal à l'aise en France, non plus, même si ce n'est pas mon pays. La France, c'est ma culture, c'est mon passé, c'est mes origines. Bien sûr, si je vais au Pérou, je ne suis pas chez moi, mais le monde m'appartient, là comme ici. Car un arbre est un arbre, là-bas comme ici. C'est pourquoi je dis qu'il devrait en être ainsi de la relation Québec-Acadie au plan littéraire. On devrait se sentir à l'aise ensemble. Par exemple, si j'écris un conte ou un roman ou une pièce de théâtre, je ne me sens pas obligée de changer de chapeau pour signifier que c'est l'auteur dramatique qui s'exprime. Je ne sens pas le besoin de changer de vêtements quand je raconte une histoire. Je me sens à l'aise dans ma peau de conteuse, de romancière ou d'auteure dramatique. Pourquoi ne serais-je pas à l'aise d'être conteuse acadienne, auteure dramatique québécoise, romancière française ? Je suis tout cela car je suis moi et ce moi forme une unité qui se plaît dans le monde. Si on pouvait un jour comprendre cela ! Si on pouvait abolir les frontières dans ce sens-là, bien des problèmes seraient réglés, bien des questions, résolues. Ce qui ne veut pas dire qu'on rayerait nos identités ou nos originalités propres, qui sont des richesses. J'ai l'accent du pays et je crois que c'est une richesse. J'ai les mots du pays et c'est une richesse ; le Québec a ses mots, son accent qui sont aussi des richesses. Je ne veux pas emprunter l'accent de l'autre, mais je ne renie pas l'accent de l'autre. Que le Québec ne renie pas la littérature acadienne, que l'Acadie ne renie pas la littérature québécoise ! Voilà ce qui importe. Les autres problèmes sont superficiels, techniques. Par exemple, un jour, on m'a annoncé que mes romans seraient publiés dans la collection « Roman acadien ». Comme j'étais la seule Acadienne à publier des romans chez Leméac, il fallait que j'alimente toute une collection. Voilà un problème pour moi et pour l'éditeur. Pour simplifier la comptabilité, j'ai dit à l'éditeur qu'il pouvait éditer mes œuvres dans la collection « Roman québécois » et que je n'en serais pas gênée.

• Qu'attendez-vous des jeunes écrivains acadiens ? Comment les percevez-vous ?

— Je suis très ambitieuse pour l'Acadie, comme je suis ambitieuse dans la vie. J'ai toujours voulu plus que ma part. Je veux que l'Acadie brise les frontières, qu'elle aille plus vite que le temps. On croyait que l'Acadie n'était pas prête pour rentrer dans la littérature en 1970. Or, elle y est entrée. Pourquoi ? Parce que les écrivains l'ont tellement voulu, qu'ils ont fait l'impossible. C'était impossible pour Pélagie d'entrer au pays, mais elle l'a fait, parce qu'elle l'a voulu. C'était impossible pour l'Acadie de se sauver du Grand Dérangement et de la déportation, de survivre à cette espèce de vie de *boat people* qu'on a connu au XVIIIe siècle, mais on l'a fait. Alors, quand on veut, on peut. Moi j'ai voulu écrire et les écrire de mon vivant ; je n'allais quand même pas attendre après ma mort... Alors, tout le monde me disait que ce ne serait qu'au XXIe siècle que l'Acadie connaîtrait la littérature. J'ai dit : « C'est dommage, mais moi je ne vivrai pas au XXIe siècle et je veux en être de cette fête-là ». Et voilà, j'en suis ! Je voudrais que les autres Acadiens aient la même ambition que moi. On a des choses à dire, en somme. Ce qu'il faut, maintenant, c'est d'apprendre à le dire. Et on apprendra à le dire le jour où on apprendra à se découvrir soi-même. Chaque personne est un iceberg et on ne voit pas la partie cachée. Si on apprenait à descendre au fond de soi-même, dans son monde intérieur, dans sa mémoire collective et à y puiser la richesse que l'iceberg cache en nous, on pourrait faire des choses extraordinaires. Je souhaite donc que la jeunesse acadienne croit à tout cela. Il y en a qui y croient déjà, des poètes et des romanciers surtout. Les autres littératures sont d'abord nées par la poésie et le roman. Il est donc normal que l'Acadie exprime d'abord sa littérature par la poésie et par le roman. Le théâtre est une forme de raisonnement, une sorte d'argumentation ou de dialogue qui demande une plus grande maturité. Je dis : « Ne nous inquiétons pas si nos œuvres ne sont pas encore des chefs-

d'œuvre, mais inquiétons-nous si on n'a pas le désir d'en avoir. Je crois que les Acadiens, en ce moment, sont en train de découvrir le désir et de ressentir le besoin. Voilà ce qui importe.»

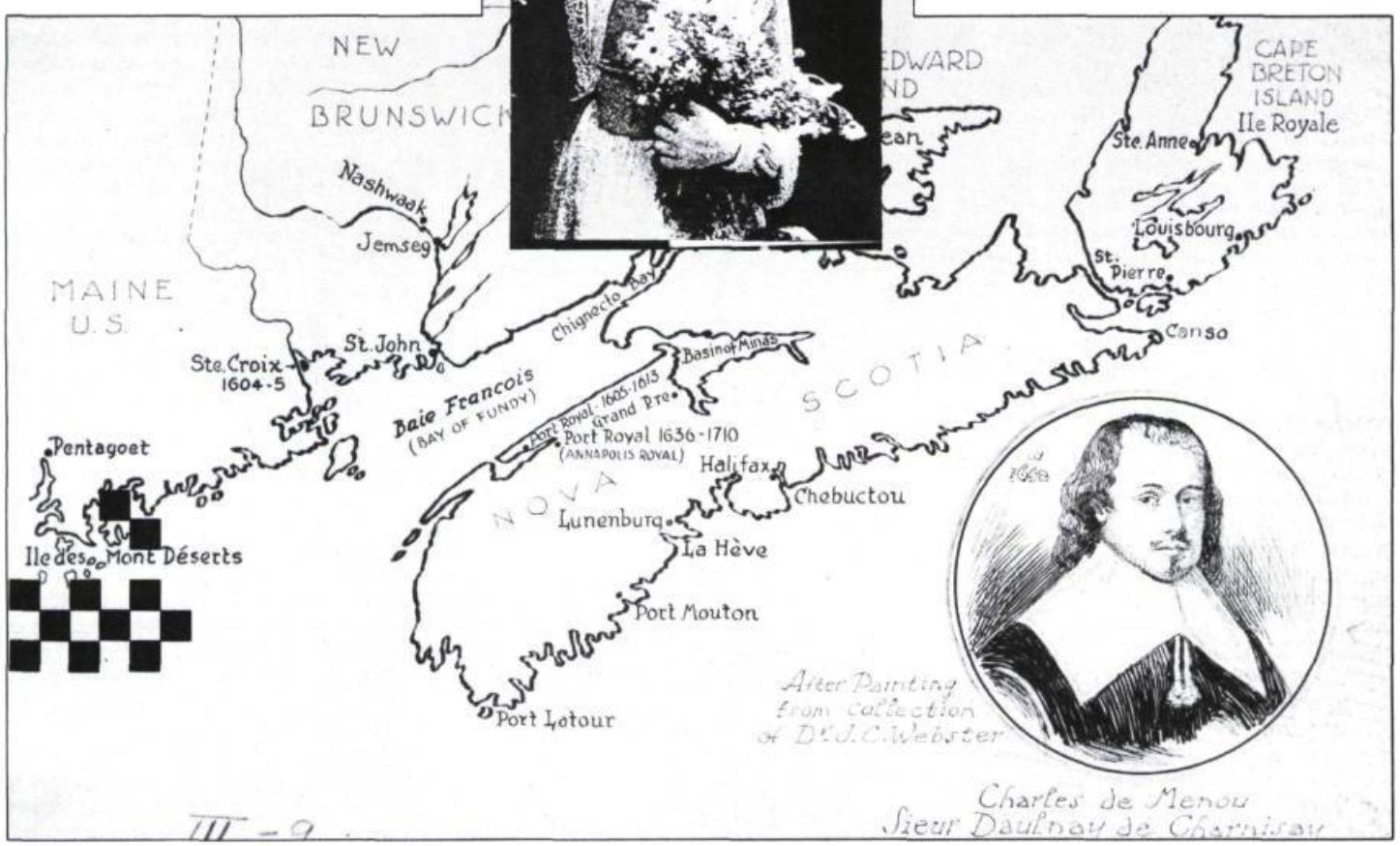
• Si vous avez toujours le goût de vous dépasser, quels sont vos projets, vos rêves ?

— J'ai autant d'ambition que de rêves. Mais j'ai aussi une certaine crainte devant l'avenir. On a toujours dans la vie des moments de doute ; c'est normal, je crois. Peut-être ai-je un peu trop de doutes, de peurs ; je m'interroge beaucoup. J'ai aussi des ambitions énormes, mais toujours au niveau de la création. Je n'ai pas d'ambitions de conquête du monde en dehors de mon métier. Je n'ai pas de rêves de fortune mais des rêves d'écriture. On veut toujours faire le livre de sa vie. Moi, j'ai toujours l'impression que chacun de mes livres a été le brouillon vers autre chose. Un jeune écrivain m'a avoué un jour : « Moi je ne publierai jamais, mais j'ai beaucoup de manuscrits dans mes tiroirs, ce sont mes brouillons ; je ne publierai que le dernier qui sera mon chef-d'œuvre. » Peut-être a-t-il raison, mais, moi, je publie mes brouillons. Voilà tout. J'ai l'impression que chacun de mes livres est un brouillon, un premier pas vers un livre que je voudrais faire. Le danger, c'est que, à un certain âge, on se dit : mais où est-il ce livre là que je veux faire qui résumera tous mes brouillons ? Alors, on a un peu peur ; on prend panique, il ne faut pas laisser prise à la panique. Je rêve d'un livre qui ramasserait un peu tous les autres, pas un livre qui aurait 3 000 pages, mais qui arriverait à tout cerner dans une simplicité totale. On veut tellement arriver à une œuvre limpide, claire, parfaite, telle qu'on la voit dans son imagination, écrite aussi dans une langue impeccable. Cette langue me hante de plus en plus. Je suis toujours en quête d'une perfection de ce genre. Puisque je ne l'ai pas atteinte, cette perfection, je trouve tout de même passionnante cette ambition, cette course perpétuelle vers la perfection. De temps en temps, j'en ai la vision, et c'est tellement beau, c'est tellement merveilleux que je pourrais me contenter de la contempler. Parfois je me dis : « Mon Dieu ! on se donne bien du mal à écrire des livres ; on pourrait les raconter, c'est tellement plus merveilleux. » Parce que, lorsque je les raconte, j'ai l'impression de savourer chaque mot. J'ai un public qui m'écoute. Alors je vois la réponse immédiate. Un de mes rêves, c'est d'arriver à lier écriture et oralité. Il me semble que j'étais faite pour vivre soit avant soit après le livre. C'est de la chimère. N'empêche que je rêve de pouvoir attraper le monde dans mes mains et le transmettre autrement qu'avec le crayon uniquement. Je crois que le mot est plus fort que le crayon. J'aimerais mettre du jus, de la salive, du son, de l'accent à mon livre, mais je n'arrive pas à trouver la façon.

• Lorsque vous n'écrivez pas, que faites-vous pour vous ressourcer ?

— J'aime lire. Je préfère le théâtre au cinéma. J'aime les sports, la vie, la nature. J'ai fréquenté un collège où je n'avais pas beaucoup de liberté pour partir à la conquête du monde ; mais je partais à la conquête de la nature, presque tous les jours. J'ai dû, pendant quelques années, me contenter dans ma sensualité et dans mon désir de vivre de ce que pouvait m'apporter la nature. Il m'a été extraordinaire de voir pousser les bourgeons aux arbres pour devenir des petites feuilles, puis des feuilles épanouies, des feuilles séchées et des feuilles mortes qui tombent des arbres dénudés et des arbres froids, presque morts, endormis. J'ai suivi cette espèce d'évolution, de cycle naturel. Je l'ai noté aussi chez les animaux, chez les ours, les hérons, les goélands, les oiseaux migrateurs. J'ai toujours été frappée par le retour des outardes.

J'aime les sports, l'espèce de joie qu'éprouve le corps à vivre. Pour moi, le sport n'est pas du tout une compétition, ni un dépassement de soi. Quand je



skie, je n'essaie pas de me prouver que j'ai des poumons. Le ski de randonnée me permet de découvrir le rythme de mon corps qui communie au rythme de la nature.

J'aime bien manger aussi, je suis une gourmande et un gourmet. J'aime le goût de la nourriture, des vins. Il n'y a rien qui m'est étranger dans ce qui peut apporter de la beauté, de la richesse et de la joie de vivre. Je ne me prive pas. J'aime la compagnie, mais pas les foules. Jeune fille, j'aimais beaucoup les foules, j'étais une meneuse d'hommes et de femmes. Je rêvais d'être dans l'armée! Aujourd'hui, je ne suis pas attirée par les foules, sauf quand je parle aux gens. Lorsqu'on m'invite à donner une conférence, on croit me faire plaisir en me disant qu'il n'y aura pas beaucoup de monde! Plus il y a de monde, plus j'aime ça! J'aime les gens, j'aime beaucoup les vieillards et les enfants. C'est comme si les gens de mon âge m'avaient tout dit ce que j'avais à leur demander, ce qui n'est pas tout à fait vrai! Il y a une richesse chez les vieux, car ils ont vécu. Chacun de mes contacts avec eux m'a enrichie, parce qu'ils ont l'expérience; ils sont pleins de caprices, pleins de passions, mais ils sont adorables. Ils sont francs. Ils n'essaient plus de mentir. Ils n'ont plus à bâtir une vie, donc ils bâtissent leur quotidien. Quant aux enfants, ils n'ont pas à essayer de nous impressionner, parce qu'ils ne savent pas comment. Ils n'ont pas encore appris à mentir. C'est pour cela que je les aime tant. Ils sont vrais, authentiques.

J'ai donc des plaisirs qui me viennent de mes contacts avec les gens. Je suis aussi à l'aise avec ma femme de ménage que je le suis avec les Académiciens de l'Académie française que je rencontre au prix de Monaco. Je suis bien avec eux. Je ne les méprise pas du tout. Au contraire, je me sens très petite à côté d'eux. Il n'y a pas de personnes qui me sont étrangères, dans ce sens-là.

Quant à mes lectures, elles sont, bien sûr, très importantes. J'ai lu beaucoup dans ma vie. Je l'ai fait par plaisir et par profession. J'étais professeure de littérature et j'enseignais tous les siècles. J'étais spécialiste généraliste; j'enseignais le Moyen Âge, la Renaissance, le XVIIe siècle et les autres siècles. J'ai enseigné la littérature anglaise et les littératures étrangères. J'ai fait de tout. Maintenant, je lis moins, parce que je n'ai plus beaucoup de temps. Si je lis un livre, s'il ne m'intéresse pas je peux le laisser. Autrefois, je croyais que lorsqu'on commençait un livre il fallait aller jusqu'au bout. Je n'ai plus cette théorie. Parfois, j'abandonne la lecture d'un livre dès les premiers chapitres parce que j'en ai déjà tiré tout ce qu'il fallait. Je lis différentes choses, je lis des romans, parfois de la poésie — je suis alors plus sévère. Mes goûts vont pour quelques grands poètes, vers qui je reviens inlassablement: Villon, Rutebeuf, Baudelaire et quelques poètes d'ici. Je lis volontiers des romans d'ici ou du théâtre. J'ai toutefois des maîtres que je relis souvent: Joyce, Melville, les Brontë, pour ce qui est du côté anglophone. Côté français, les grands romanciers Stendhal, Balzac, Flaubert, je peux les relire régulièrement. J'ai lu les Russes avec intérêt. Je crois que je suis ouverte à tout... J'ai beaucoup d'attachement pour la littérature de l'Amérique latine.

Propos recueillis par
Caroline BARRETT

BIBLIOGRAPHIE

Pointe-aux-Coques. Roman, Montréal et Paris, Fides, 1958, 127 p. (Coll. « Rêve et Vie »). [2 éditions la même année]; [Montréal], Leméac, [1972], 174 p. (« Roman acadien »); suivi de *On a mangé la dune*, [préface de Jean Royer], [Verviers (Belgique), les Nouvelles Éditions Marabout, 1980], 412 p. [v. p. [12]-235; prix Champlain, 1960].

On a mangé la dune, Montréal, Éditions Beauchemin, 1962, 182 p.; [Montréal], Leméac, [1977], 185 p. (« Roman acadien »); précédé de *Pointe-aux-Coques*, [préface de Marcel Dubé], [Verviers (Belgique), les Nouvelles Éditions Marabout, 1980], 412 p. [v. p. [237]-412].

Les Crasseux, [Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1968], 69 p.; présentation de Rita Scalabrini et Jacques Ferron, [Montréal], Leméac, [1973], xxxiii, 91[3] p. (« Répertoire acadien »); nouvelle version revue et considérablement augmentée pour la scène, [Montréal], Leméac, [1974], 118 p.

La Sagouine. Pièce pour une seule femme, [Montréal], Leméac, [1971], 105[1] p. (« Répertoire acadien »); notes et hommages de Léonard Forest, Michel Tétu, Marcel Dubé, Alain Pontaut, Claudette Maillet, André Belleau, Martial Dassylva, [Montréal], Leméac, [1973], 154 p. (« Théâtre acadien »); nouvelle édition revue et considérablement augmentée, notes [...], [Montréal], Leméac, [1974], 218 p. (« Théâtre acadien »); préface de Jacques Cellard, Paris, Bernard Grasset, [1976], 188 p.; translated by Luis de Céspedes, Toronto, Simon & Pierre Publishing Company Limited, [1979], 183 p.; London Deram, XDEP 109-110, 1974, 2 disques 30 cm.

Rabelais et les traditions populaires en Acadie, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1971, 201 p. (« Les Archives de folklore, n° 13).

Don l'Orignal. Roman, [Montréal], Leméac, [1972], 149 p. (« Roman acadien ») [Prix du gouverneur général du Canada]; préface de Jean-Cléo Godin, [Montréal], Leméac, [1977], 190 p. (« Les Classiques Leméac »); translated by Barbara Godard, Toronto/Vancouver, Clarke, Irwin and Company Limited, [1978], 107 p. [Sous le titre *The Tale of Don l'Orignal*].

Par derrière chez mon père. Recueil de contes, illustrations de Rita Scalabrini, [Montréal], Leméac, [1972], 91[1] p.

L'Acadie pour quasiment rien. Guide touristique, illustrations de Rita Scalibrini, [Montréal], Leméac, [1973], 80 p.

Gapi et Sullivan, [introduction de Yves Dubé], [Montréal], Leméac, [1973], 72 p. (« Répertoire acadien »); introduction de Pierre Filion, [Montréal], Leméac, [1976], 108 p. (Collection « Théâtre »). [Sous le titre *Gapi*].

Mariaagélas. Roman, [Montréal], Leméac, [1973], 236 p. (« Roman acadien »); préface de Yves Berger, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975, xii, 236 p.; préface de Yves Berger, [Verviers, 1980], 250 p. [Grand prix littéraire de la ville de Montréal, 1975; prix des Volcans (France), 1975]. [Adaptation, Théâtre du Rideau Vert, 16 mai 1974].

Évangéline Deusse, [présentation d'Henri-Paul Jacques], [Montréal], Leméac, [1975], 109 p. (Collection « Théâtre »).

Emmanuel à Joseph à Dâvit, [Montréal], Leméac, [1975], 142[1] p. (« Roman acadien »).

Les Cordes de bois. Roman, [Montréal], Leméac, [1977], 351 p. (« Roman québécois »); Paris, B. Grasset, 1977, 252 p.

La Veuve enragée, [introduction de Jacques Ferron], [Montréal], Leméac, [1977], 177 p. (Collection « Théâtre »).

Le Bourgeois gentleman. Comédie inspirée de Molière, [Montréal], Leméac, [1978], 379 p. (Collection « Théâtre »).

Pélagie-la-charrette. Roman, [Montréal], Leméac, [1979], 351 p. (« Roman québécois »). [Prix Goncourt, 1979].

Cent ans dans les bois, [Montréal], Leméac, [1981], 358 p. (« Roman québécois »).

La Contrebandière, [Montréal], Leméac, [1981], 179 p. (Collection « Théâtre »).

Christophe Cartier de la Noisette dit Nounours, illustration de Hans Troxler, Paris, Hachette [et] Montréal, Leméac, [1981], 103[5] p.

La Gribouille, Paris, Bernard Grasset, [1982], 276 p.; Paris, LGF, 1984 (Poche, n° 5919).

Les Drolatiques, Horrifiques et Épouvantables Aventures de Panurge, ami de Pantagruel d'après Rabelais, [Montréal], Leméac, [1983], 138 p. (Collection « Théâtre »).

Aurélien BOIVIN